

L'homme de plaisir se rendait au cercle, où, depuis la veille, il suivait, avec un intérêt fébrile, une partie d'échecs qui se jouait entre New-York et Alger. Des paris insensés étaient engagés sur l'échiquier, et le comte Maxime était un des principaux parieurs.

Il venait de quitter sa femme sans lui adresser un mot affectueux, et devant cette indifférence, devant cet empressement à rejoindre ses frivoles compagnons, la comtesse ne put réprimer un douloureux soupir.

Germaine l'entendit, et abandonna aussitôt l'album sur lequel elle dessinait une gerbe de fleurs, elle vint s'asseoir sur un cousin, aux pieds de sa mère.

Avec son intelligence vive, elle avait saisi quelques échos des douleurs du foyer. Elle ne voulait ni juger ni blâmer celui qu'elle appelait son père; mais, par ses prévenances envers sa mère, elle s'efforçait d'adoucir une mortelle blessure.

Mme de Guérande passait tendrement la main sur les cheveux bouclés de sa fille, et un sourire effleura ses lèvres en la voyant si jolie.

Au loin, les orangers embaumaient, et la rade, bleu-saphir, chatoyait sous le ciel enflammé.

Sur la plage, quelques Arabes dormaient en plein soleil, abrités par leurs burnous; et, longeant la route transformée en fournaise, une femme marchait d'un pas lent, suivant avec soin la bande d'ombre projetée sur le sol par les murs de la villa.

—C'est Sûzel, fit Germaine d'une voix attendrie. Elle vient d'Alger, sans doute, où elle a dû rapporter son travail. Regardez, mère, comme elle est fatiguée; cela fait pitié.

Mme de Guérande jeta un regard compatissant sur l'Alsacienne, qui, vraiment, paraissait accablée; mais ce regard perdit sa douceur lorsque Sûzel, s'arrêtant un instant devant la terrasse, eut pour Germaine un sourire radieux.

—Bonjour, Sûzel, cria la fillette. J'irai vous trouver ce soir, lorsque la chaleur sera tombée. Préparez-moi une tasse de lait de votre chèvre. J'aime tout ce qui est chez vous.

Sûzel s'éloigna le cœur palpitant, savourant à l'avance la joie de cette soirée; mais Mme de Guérande prit un air grave, et d'une voix qui tremblait légèrement:

—Tu vas bien souvent chez cette Alsacienne, Germaine, tu me délaisses.

Dans un mouvement plein d'affection, la jeune fille enlaça Mme de Guérande, et, logeant sa tête sur son épau:

—Mère, mère chérie, si vous le désirez, je ne vous quitterai jamais. N'êtes-vous pas celle que j'aime le plus au monde.

Le visage de la comtesse rayonna.

Alors Germaine, revenant à son idée première:

—Mère, si vous m'aviez perdue toute petite; vous auriez bien du chagrin, n'est-ce pas?

Sans répondre, Mme de Guérande l'embrassa longuement:

—Eh bien, si la vue d'un autre enfant vous consolait un peu, ne seriez-vous pas heureuse de recevoir sa visite? Si je vais souvent chez Sûzel, maman, ce n'est pas que je l'affectionne plus que vous. Non, non, cela serait impossible; mais c'est pour lui rappeler sa petite fille. Et puis, j'ai remarqué ceci, c'est qu'elle ne sait guère prier, cette pauvre Sûzel. Parfois elle dit que Dieu l'a trop fait souffrir pour être bon. Eh bien, quand je lui parle du ciel, elle m'écoute, elle s'attendrit, elle m'appelle son ange. Je lui répète tout ce que vous m'avez enseigné. Dites, maman, si je pouvais ramener cette âme au bon Dieu

pour le jour de ma première communion, n'en seriez-vous pas heureuse?

Maintenant, Mme de Guérande regrettait sa faiblesse: elle contemplait, attendrie, le regard limpide de Germaine, l'éclat qui colorait ses joues. Ce jeune visage rayonnait d'enthousiasme et d'ardeur.

—Va, dit-elle, tant que tu voudras chez Suzel, et puisse Dieu t'inspirer les paroles qui rendront le calme à cette âme ulcérée! Sois missionnaire, ma Germaine, et jamais plus je ne me plaindrai de ton absence.

Semblable à l'oiseau farouche qui se tapit au fond de sa cage, dédaignant toute nourriture qui le ferait vivre, Sûzel avait toujours refusé toute consolation religieuse; elle voulait pleurer sans résignation; elle ne connaissait qu'un seul culte, celui de son enfant, un seul amour, l'amour maternel.

Et c'était un spectacle touchant de voir Germaine prendre sa mère par la main et la conduire pas à pas sur le chemin du ciel.

—Il faut être pieuse et résignée, Sûzel; il faut prier Dieu. Vous avez oublié, mais moi je vais vous l'apprendre. Redites avec moi.

Et Sûzel, priant près de Germaine, balbutiait les paroles du *Pater*. Toutes les leçons divines, apprises autrefois, dans son enfance, lui revenaient en mémoire, en passant sur les lèvres de son enfant.

Puis arriva le jour de la première communion.

Germaine était vraiment angélique dans sa vaporeuse parure. L'Alsacienne se tenait au bas de l'église, près du bénitier, les yeux fixés sur la blanche vision. Elle ne pouvait retenir ses larmes. Et lorsque Germaine s'approcha de la Table Sainte, la pauvre mère, tombant à genoux, le visage dans ses deux mains, s'écria du plus profond de son cœur:

—Mon Dieu! pardonnez-moi toutes mes fautes. Mon Dieu, je vous bénis. Jamais, jamais plus, je n'aurai de murmure contre votre sainte volonté.

A la sortie de la messe la foule se pressait devant le porche de l'église. Mêlés aux Européens, on voyait des curieux de tous pays, de toute religion: des Arabes drapés dans leurs burnous, des Maltais offrant des grenades, de belles Juives dans leur robe plate à plastron d'or.

Germaine, toute charmante dans sa toilette de mousseline, un cierge à la main, le regard modeste sous son long voile, s'était hâtée de rejoindre Mme de Guérande, qui, tout bas, lui disait à l'oreille ces délicates tendresses dont seules les mères ont le secret.

Et là-bas, à demi cachée dans l'ombre projetée par l'église, pauvrement vêtue, tremblante du désir d'aller embrasser sa fille, et pourtant ne l'osant pas, Sûzel se tenait debout au milieu de la foule.

(A suivre)

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 24 AOUT.

Après-midi et soirée.

La charmante comédie musicale et spectaculaire intitulée:

BIRDS OF A FEATHER

JOLIS COSTUMES, DECORS, ETC.

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

TONY PASTOR, et sa compagnie de merveilles européennes.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dispenser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,560 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle —16 pages. 3 fr. par an. —Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.

Sommaire du No. 61 Mois de Juillet 1891.

SOMMAIRE.—Avis divers. *La Sarcelle Littéraire*: Nécrologie de *La Lyre Universelle*. La France et le monde littéraires: Le Centenaire de Lamartine par M. Jules Canton (suite). Avril, poésie par A. Eschenauer, président du *Salon*. Lamartine au Collège de France (suite). Conférence faite à la 37me séance du *Salon*, par le Docteur Bérillon, professeur à l'Ecole de Médecine, sur l'Hypnotisme au point de vue philosophique. La *Dyptiq* Coloris et le travail chez soi. Le Trimestre littéraire par Louis d'Aiglemont (suite). L'Œuvre Lamartinienne de M. Jules Canton et la presse. *Leurs Filles*, comédie en deux actes et en prose de M. P. Wolff, jouée au Théâtre-Libre. —A. M. G., et Henriette Weil. —La Salle des Capucines.